

même entrevu... et soudain, durant sa prière, cette pensée, comme la lame d'un poignard, lui avait déchiré le cœur!... Elle n'avait pas hésité; pieuse, croyante et fidèle, elle avait compris son devoir et elle l'accomplissait simplement, sans emphase, mais avec la force d'une héroïne. William garda un long silence, puis timidement :

— Mais, Marguerite, cet obstacle n'est pas absolu... ne savez-vous donc pas que vous serez toujours libre?... croyez-vous que moi, moi, je voudrais... ?

— Oui, William, je le sais, mais vos enfants... les voudriez-vous voir catholiques ?

— Non, répondit William, avec une brave franchise, car ses convictions luthériennes étaient sincères.

— Et croyez-vous que moi, je me résignerais jamais à nourrir mes enfants dans une foi qui n'est pas la mienne ? à leur voir enseigner ce que je considère comme un mensonge, à tromper, à perdre leurs âmes ?

William ne répondit pas.

— Vous le voyez bien, n'est-ce pas ? reprit Marguerite. William, William, oubliez-moi ! c'est impossible !

William regarda le vieux docteur qui, les yeux sur sa fille, pleurait d'admiration et de tendresse.

Alors il n'y tint plus ; lui-même, il se prit à sangloter, puis, il se leva et, comme Marguerite lui tendait la main, il la lui serra :

— Adieu ! lui dit-il, adieu, Marguerite, je vous aimais bien pourtant !

— William, lui dit-elle alors, écoutez-moi, tout n'est pas perdu ! il y a pour vous et pour moi une espérance ! Étudiez notre religion, étudiez-la, comparez-la à la vôtre... voyez !... J'attendrai ! Je vous jure que j'attendrai, William !... Ah ! William, si jamais vous pouviez venir à nous ! Oh ! alors !...

William fit la promesse. Marguerite remonta seule à sa chambre ; là, elle prit son crucifix, le serra sur son cœur, et elle se laissa tomber sur une chaise.

Elle venait de sacrifier son bonheur à son Dieu.

Son cœur était en sang !...

IV.

Quelques jours après cette douloureuse scène, William était installé dans un quartier modeste de la ville. Il était convenu qu'il retarderait de quelques mois la composition de sa thèse, qu'il résoudrait d'abord la question religieuse, qui tenait en arrêt le bonheur de sa vie. Dans l'entretemps il ne franchissait pas le seuil de la maison de M. de Villers. Le docteur lui avait d'ailleurs désigné un prêtre qui pût lui servir de

guide et de maître dans l'étude de la religion catholique.

William se mit à l'œuvre. L'étudiant en médecine passait à la théologie.

Il eut avec le prêtre des entretiens et des discours préliminaires fort longs, mais parfaitement vains. William, tout entier à l'étude des sciences naturelles avait l'esprit tourné aux objections qu'elles soulèvent.

Le prêtre, habitué au cours d'idées de la théologie et de la philosophie antiques, était mal fait pour les résoudre. Il y avait là deux hommes, deux contemporains par l'âge, mais dont les esprits, vivant à plusieurs siècles de distance, ne se rencontraient pas.

Le prêtre le comprit bientôt et remplaça les entretiens par des livres. Il en avait quelques-uns dans sa bibliothèque, il en acheta qu'il n'avait point ; tout passait chez William, et bientôt, sur la table de l'étudiant en médecine, vinrent s'accumuler tous les trésors de l'apologétique.

William lisait, annotait, discutait tout avec une ardeur d'étude que son amour doublait. Ah ! certes, jamais une âme n'avait mis à chercher la vérité avec plus de désirs et plus de vaillance.

Après deux mois, William avait fait un grand chemin... mais hélas ! ce chemin l'avait conduit à la ruine !...

Son esprit clair et droit lui avait fait découvrir sans peine l'illogisme de la doctrine luthérienne, l'incohérence des principes qui lui servent de base, et la pente fatale où elle conduit ses adeptes et qui les fait rouler au rationalisme.

William n'était plus luthérien. William ne retrouvait plus debout dans son cœur la foi de son enfance ; mais ce travail dévastateur était le seul, semblait-il, qui se fût fait en lui.

Le catholicisme ne lui apparaissait pas dans la pleine lumière qu'il avait attendue... l'évidence de ses dogmes ne contraignait pas l'assentiment de son intelligence. Il restait tant de points obscurs... tant d'objections qu'il avait déjà résolues lui revenaient sans cesse, sous des aspects nouveaux... il y avait dans la série des raisonnements qui auraient dû le conduire à la foi comme un chaînon qui manquait.

En vérité, William ne croyait plus à rien.

Un Dieu créateur, auteur de la loi naturelle et chargé de la sanctionner, par des récompenses ou des peines proportionnées, dans un monde autre que celui d'ici-bas... C'était à peu près à quoi se réduisaient en ce moment ses convictions religieuses.

V.

Tous les soirs, après le repas, Marguerite, au bras de son père, s'en allait à l'église, et là, tous